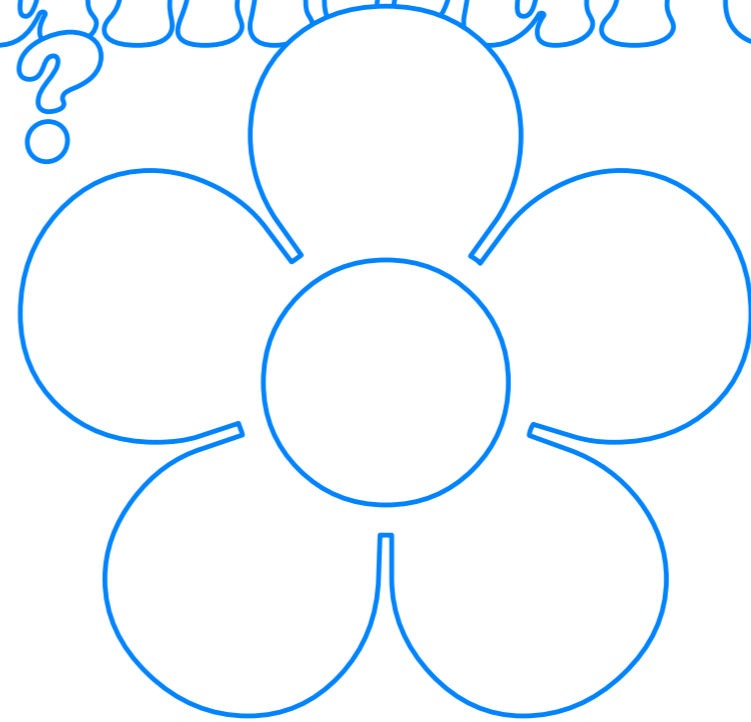
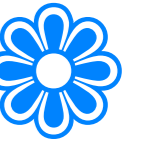


les plantes
tombe-
elles
amoureuses



Notre monde ressemble à un pot de fleurs. Un petit monde de sécurité que l'on regarde en souriant lorsqu'on l'arrose deux fois par semaine. Le végétal domestique, que l'on met en pot, qui décore, qui nous change des couleurs trop vives des publicités, des objets en plastique, des voitures ronflantes, des caniculaires bâtiments de verre et de béton. Ces îlots végétaux nous aident à stabiliser l'ambiguïté que nous éprouvons. Ils sont nos boussoles pour retrouver la mémoire des forêts de nos ancêtres.

Lorsqu'un jour d'inattention, le pot tombe et se casse, tout s'effondre ; nos certitudes, nos solutions et nos joies. On ramasse la terre et l'on essaye tant bien que mal de replanter les végétaux qui gisent au sol. Quand bien même les apparences et certaines plantes sont sauvées, l'illusion est brisée. On sait désormais que tout cela est hors de notre contrôle, que ça l'a toujours été. La seule chose qui a toujours été là, c'est le vertige de l'existence. La gravité qui malgré toute l'énergie que l'on dépense pour la repousser nous guette inlassablement. Elle attend dans l'ombre d'un feuillu en se léchant les babines. Lorsque, épuisé, on relâche un peu nos efforts, que notre attention s'évade quelques instants vers le bleu qui couronne la cime des arbres, balayant nos illusions sécuritaires, elle bondit sur nous.



Chapitre 6: Les plantes tombent elles amoureuses ?

C'était une de ces journées qui vous donne le sourire. Il y avait le bleu du ciel, le clapotis des vagues sur les margelles de la piscine, les reflets dorés du soleil sur les écailles des dorades. Le temps m'incitait à l'optimisme, c'était peut-être aujourd'hui que j'allais enfin résoudre le problème qui se posait à moi depuis des semaines : les dorades de la piscine municipale ont-elles oui ou non des caries ?

En tant qu'Happiness Manager je devais m'assurer du bonheur municipal, et comme les caries font terriblement mal, il est évident qu'avec de telles infections dentaires les dorades du grand bassin seraient bien malheureuses.

Si la question semble simple à résoudre, j'avais pourtant constaté un problème majeur : les dorades ne sourient jamais. J'avais tout essayé : l'humour, les friandises, les chatouilles, l'hypnose, la décoration du bassin et la musique pop. Malgré mes échecs je ne me laissai pas décourager : j'avais une nouvelle piste.

J'avais observé les usagers de la piscine et j'avais remarqué que les couples fraîchement épris avaient tendance à sourire et à rire pour un rien. Ils sont si heureux qu'ils se sourient sans la moindre pudeur. Ils exposent des incisives aux molaires leurs émaux émotifs.

Alors je me demandais, comment tombe-t-on amoureuse ou amoureux ?

Comme je me rendais bien compte que je n'étais pas spécialiste du sujet et comme rien ne vaut l'expérience, je décidai de partir comme on dit en amour : à l'aventure.

Ce questionnement matinal allait me plonger dans une épopée extraordinaire. J'allais faire du sport, frôler la mort, contempler le plus grand pot de fleurs de ma vie, manger une barre de céréale en cachette, me réconcilier avec la pâtée pour chat, éclaircir un mystère et surtout découvrir la réponse à une question capitale : les plantes tombent-elles amoureuses ?

Pour le moment, il était 9 h 10 et comme nous étions lundi, personne ne viendrait se baigner aujourd'hui. J'étais toujours avec le mauvais café de la machine à la main, j'avais

droit à un jeton gratuit par jour. J’attendais qu’il ait fini de refroidir pour avoir une bonne excuse pour le verser dans le trou de l’évier. J’avais pour habitude de profiter de ce jour de fermeture au public pour avancer dans mes tâches administratives. Aujourd’hui pourtant, ne supportant plus la monotonie, un désir d’action jaillit en moi. Mon gobelet encore tiède vola jusqu’à la poubelle et sans attendre je partis à la découverte des recoins inexplorés de la piscine municipale.

Tout excité, j’ouvris une porte au hasard, j’entrai dans le local où était installé un sèche-serviette 2000 qui n’avait visiblement jamais servi. Aussitôt allumée, la machine me traita sèchement et je ne m’en sortis qu’à grand-peine. Mon nouveau brushing attiserait sans aucun doute la jalousie de quelques propriétaires de caniches. Par sécurité, je décidai de refermer cette porte à jamais.

Désormais plus prudent dans mes recherches, j’observai le plan d’évacuation d’urgence de la piscine. Une feuille A4 jaunie par le temps avait été scotchée de manière à recouvrir la partie supérieure du plan. Je libérai le plan en me servant de mes ongles, de ma détermination, de beaucoup de patience et de grands cris de rage. Je découvris alors avec surprise l’existence d’un second étage au bâtiment qui abritait un autre grand bassin et même un grand plongeur.

J’entrepris rapidement des recherches sur cet étage mystérieux. Je contactai les archives municipales pour obtenir des renseignements.

Jusqu’aux années 90, l’étage supérieur abritait un solarium comme attraction principale. Il était utilisé dans l’optique de développer librement son cancer de la peau et de se creuser les rides. Suite à un trou important dans les caisses de la Sécurité sociale, une nouvelle norme nationale avait mis fin à ce rêve ensoleillé. Toutes les fenêtres devaient désormais comporter un filtre UV. La crise et la baisse des subventions régionales

obligeaient alors les municipalités à faire des coupes dans leurs budgets. Cette situation avait entraîné la fermeture de tout l’étage supérieur de la piscine. Personne n’y avait plus jamais remis les pieds.

Je remerciai le standardiste et préparai un équipement adéquat pour explorer cet environnement devenu potentiellement hostile à l’être humain après des années de retour à la vie sauvage. Je pris quelques outils : machette, couteau, lampe torche, deux cent mètres de corde, une semaine de vivres, un parachute, un téléphone satellitaire, les trente-six premières décimales de Pi, un compas, une boussole. J’ajoutai à mon sac la Recherche du temps perdu de Proust que je devais lire depuis longtemps et que je serais très fâché de ne pas avoir sous la main si je restais coincé plusieurs jours dans des sables mouvants.

Ne trouvant pas la clé du cadenas qui retenait la porte, j’utilisai une pince-monseigneur. Lorsqu’il finit par céder, je poussai la porte qui me résistait. Je l’avais ouverte d’une dizaine de centimètres. D’un coup de machette, je taillai un passage entre les lianes et me glissai dedans. J’atterris dans une forêt.

Profitant de l’espace vide et de l’ensoleillement exemplaire, une flore exubérante s’était développée. Les chaises longues et les lignes bleues de l’ancienne piscine émergeaient difficilement de cette jungle. La végétation était dense, des lianes grimpaient le long des murs par-dessus les carreaux de faïence.

Ce qui semblait être à première vue un chaos végétal était en réalité un maillage délicat.

Aux plantes grimpantes répondaient les racines qui couraient le long du sol. Les plantes qui s’entortillaient autour des arbres pour s’élever tombaient en de longues lianes ornées de fleurs roses. La palette de cette jungle était riche et la toile composée avec soin. Les couleurs vives et multiples se faisaient écho entre elles. C’étaient des éclats colorés, jaune, rouge, violet, bleu clair et orange qui rythmaient un paysage dominé d’une centaine de nuances de vert.



Au loin, émergeait avec peine de la végétation le grand plongeur, une ruine moderne qui témoignait encore d’un passé que la jungle avalait désormais sous sa masse verte.

Une vie foisonnante s’étalait devant moi à perte de vue sous ce ciel de verre et d’acier. On pouvait distinguer des essences tropicales d’arbres nouveaux, des feuillus, des plantes grasses, des végétaux secs, des arbres touffus. Mangues, bananes, figues, pommes, avocats, litchis, poires, noix poussaient dans ce verger accidentel. Toute une faune avide de profiter de ce rayon fruits et légumes bio et gratuit s’était invitée dans cette serre. Divers insectes, petits mammifères, oiseaux multicolores avaient pris possession des lieux.

Les chants, si nombreux, par leurs variétés de tonalités et de rythmes, créaient un brouillard sonore. En me concentrant, je découvris un jeu délicat de questions-réponses, une répartition fine de l’espace sonore où chaque son particulier pouvait se glisser pour trouver son auditoire. De la même manière que les végétaux s’entrelaçaient dans une complexe harmonie, les sons bruissaient intelligemment.

J’avais dans mon enfance entendu de nombreuses histoires sur les jungles antiques. Elles seraient les poumons de la planète, les gardiennes des plus grands mystères. Au cœur de ces forêts, on pourrait encore découvrir, garnies de pièges et de trésors, des civilisations disparues.

Tout excité, je compris que j’avais trouvé une aventure. Allais-je découvrir un nouvel Angkor-Vat ? Mieux encore, allais-je être le premier depuis des temps immémoriaux à contempler les mystérieuses cités d’or ? Cet El Dorado que tant avaient cherché et qui contenait peut-être le grand secret des dorades.

En effet, j’avais établi une théorie à ce sujet. Dorado signifie Dorade en Espagnol. Une difficulté de traduction liée à la proximité des noms avait trompé de nombreux explorateurs qui étaient partis, avides de richesse, à la recherche de malheureux lingots d’or. Selon moi, si les cités avaient été bâties en or, c’était simplement pour imiter la beauté des reflets du soleil sur les écailles des dorades.

Cette méprise avait eu des conséquences terribles pour les locaux ainsi que pour les écosystèmes qui subissaient les incursions des pillards. Les cités avaient dû être cachées loin de la folie des Hommes.

Pour confirmer ma théorie, je suivis le chemin le plus dégagé et usai de ma machette pour avancer à travers la végétation. Les premières heures se passèrent presque sans encombre. J’échappai tout de même de justesse à un serpent de plusieurs mètres de long et à une mygale particulièrement velue.

Si les moustiques se tenaient loin de moi grâce à mon huile essentielle de géranium rose, ce ne fut cependant pas efficace contre les plantes carnivores. Il s’en fallut de peu qu’une d’entre elles me prenne la jambe et je dus pour m’en sortir sacrifier un sandwich.

Après cette expérience éprouvante, je pris quelques instants pour reprendre mon souffle. Dans un environnement hostile, il fallait mobiliser l’ensemble de mes connaissances pour survivre.

Je savais, grâce à mes cours de science et vie de la Terre au collège, que certaines plantes pouvaient drainer l’énergie des autres ou les étouffer. Les milieux riches en ressources favorisent la compétition notamment pour l’accès à la lumière.

Ce n’est que plus récemment que mon amie Mélanie m’en avait appris plus. Par son travail aux espaces verts, elle avait acquis un grand savoir sur le végétal. Elle m’expliqua que c’était de Darwin une lecture incomplète. En effet, dans des environnements aux ressources limitées, la majorité des plantes, tout comme les animaux, misent davantage sur la coopération afin de survivre et se développer.

Ainsi, les forêts sont parfois de vastes réseaux intelligents d’échanges d’informations ou de nutriments. Certains conifères, par exemple, communiquent et baissent leurs aiguilles lors d’un feu pour ralentir sa diffusion. Certaines graines restent enfouies sous terre des dizaines d’années avant que les conditions leur permettent de croître. Les plantes s’épanouissent ou stressent, on peut dire qu’elles ont des émotions. Elle m’avait dit dans un sourire « tu sais, je crois qu’en réalité

nous ne savons presque rien des autres formes du vivant, nous les côtoyons tous les jours, mais nous sommes trop ignorants pour les comprendre. Notre technologie est finalement peu développée en comparaison de la complexité qui existe à l'intérieur du moindre être vivant ».

J'observais l'environnement dans lequel je me trouvais pour en découvrir la complexité. Les deux mécanismes étaient à l'œuvre. Le long de la verrière, des lierres grimpaient conquérir la lumière face à de grands arbres jaloux dont la cime traversait presque les fenêtres. Profitant de la situation, des fougères poussaient à l'ombre des arbres pour couvrir le sol d'un tapis vert émeraude.

J'étais si absorbé par mon étude que je ne vis qu'au dernier moment l'ombre qui soudain se jeta sur moi.

D'un geste je me plaquai au sol et perdis ma machette. J'avais de la terre dans la bouche et le choc m'avait sonné. Heureusement, l'instinct de survie prit le dessus. Mu par une poussée d'adrénaline, je me relevai d'un bond et partis en courant entre les arbres. Je sautai au-dessus des racines, me baissai in extremis pour passer sous les branches. Je manquai plusieurs fois de chuter, mais la terreur qui m'habitait ne laissait la place ni au doute ni à l'erreur, je devais courir, courir encore et encore sans me retourner. La moindre pensée qui serait venue ralentir ma cadence ou interrompre l'évidence de ma course m'aurait été fatale.

Derrière moi, le bruit de la bête se rapprochait, elle gagnait du terrain. J'avais senti, malgré la brièveté de l'action, sa puissance et son agilité. Cette créature de muscles, de crocs et de griffes était faite pour chasser. J'étais renvoyé à la désagréable condition de nos lointains ancêtres, celle de proie.

Tandis que la course commençait à devenir difficile et mon souffle court, je vis émerger une échelle des buissons. Je me hissai rapidement, les bras en feu, la respiration rauque. J'entendis les griffes sur les barreaux métalliques. En haut, ce fut la stupeur. J'étais coincé, devant moi le chemin disparaissait dans le vide. Dans mon désespoir, je me retournai alors pour voir en face mon poursuivant et ma mort. Dans

un élan de courage j'étais résolu à me battre jusqu'au dernier souffle, attitude dérisoire face à l'énorme panthère qui s'apprêtait à me bondir dessus. Pris d'effroi, je reculai alors d'un pas et le sol se déroba sous mes pieds.

Je repris conscience d'abord avec la sensation qu'une ruche bourdonnait dans ma tête. Mes membres me brûlaient et chacun de mes muscles était endolori. Il faisait nuit. J'étais allongé sur une canopée épaisse qui avait amorti ma chute à mi-course du sol, j'étais tombé du sommet du grand plongeur. J'étais miraculeusement vivant.

J'attrapai tant bien que mal ma lampe torche et j'éclairai autour de moi. Le faisceau se heurta au feuillage des arbres. Soudain, la lumière se réfléchit sur une surface brillante. Je perçus une arche gigantesque qui s'élevait entre les arbres. Mon cœur se mit à battre très fort. Encore éprouvé par ma course-poursuite et par cette terrible chute, j'éteignis la lumière de peur que la panthère ne me retrouve pour finir son dîner. Fébrile, je fermai pourtant les yeux pour attendre le matin.

À l'aube, réveillé par les premières lueurs après une courte nuit, j'entrepris de descendre grâce à ma corde d'escalade. Les arbres étaient épais et touffus et la descente fut difficile. Une fois en bas pourtant, une belle récompense m'attendait.

Alors que la brume matinale se dissipait lentement sur un sol moussieux, la lumière du soleil perçait les altostratus en de grands rayons. Devant moi se dressaient les majestueuses façades de bâtisses anciennes. Elles étaient, en partie, couvertes de lianes et des racines s'enroulaient autour des piliers et des arches de pierre. La roche et le végétal s'épousaient comme si les plantes avaient fait partie des bâtiments depuis toujours.

Un faisceau tombait sur l'édifice et venait révéler sa splendeur. Au lieu d'être dissimulées par le manteau végétal, sous cette lumière particulière, les pierres brillaient de mille feux. L'or dans la lumière du matin.

J'en pleurai presque de joie et je me précipitai en courant jusqu'au pied du bâtiment le plus proche. Sous les arches de ce mastodonte,

je découvris des reliefs sculptés de motifs végétaux entrelacés les uns avec les autres. J'observai avec soins toutes les représentations alentour pour voir si des animaux figuraient quelque part, mais aucune dorade en vue.

En écartant des lianes, je me trouvais face à l'entrée d'un tunnel obscur qui s'enfonçait dans l'édifice et décidai de l'explorer. Ma lampe me permettait de progresser sans trop de difficulté sur un sol inégal. Les murs portaient des inscriptions similaires à celles de l'arche, des motifs végétaux. Comme j'avais perdu ma machette dans l'affrontement de la veille, je dus écarter les lianes à l'aide de mes mains. La tâche était fastidieuse et sous la chaleur tropicale je suais à grosses gouttes. Des dizaines de mouches avides de boire l'eau qui se dégageait de mon corps me tournaient autour, rendant l'effort plus pénible encore. Finalement je triomphai du barrage végétal pour découvrir un escalier qui se dressait en enfilade du couloir. Après une rapide ascension, il me permit d'accéder à une terrasse de pierre. Elle était encadrée de balustrades finement ciselées ressemblant à des colonnes corinthiennes.

D'ici, la forêt semblait s'étendre à perte de vue. Autour de moi deux autres bâtiments, semblables à celui que j'avais escaladé, ressemblaient à des temples. Le grand plongeur se dressait à une centaine de mètres de là. Je me félicitai d'avoir apporté ma boussole, car elle seule saurait m'indiquer comment sortir de cette immensité verte. D'une manière ou d'une autre, il me semblait que la jungle finissait par digérer tout corps étranger qui s'y aventurait.

Un grand escalier de pierre permettait d'accéder jusqu'au seuil d'une petite pièce qui couronnait la bâtisse. Devant l'entrée poussaient deux fleurs, d'espèces différentes, une jaune et l'autre bleue. Elles se faisaient face et leurs tiges s'entrelaçaient. Je trouvai immédiatement la scène touchante tant elle me rappelait un comportement humain de tendresse. Comble du symbolisme, les tiges à leur sommet se courbaient pour former un cœur.

C'était un signe, j'avais trouvé le sens de mon aventure. C'était certainement ici que je pourrais comprendre comment rendre les dorades souriantes. Cette intuition, je l'avais eue dès mon entrée dans cette jungle. Les plantes, je les avais vues s'entrelacer, se chamailler, s'entraider, se repousser, s'écouter, se colorer, se rire, se fleurir et même pour peu qu'elles soient carnivores, sourire à pleines dents.

Les plantes qui me paraissent si touchantes dans leurs interactions sont-elles le modèle de l'amour par excellence ?

La question est bien difficile, il faut dans les situations de réflexion botanique comme celle-ci prendre le problème à la racine. Les plantes tombent-elles amoureuses ?

Tout d'abord, selon la plus stricte doctrine du développement personnel, qu'en tant que Happiness Manager je me dois d'appliquer, la réponse serait simple : on ne doit pas tomber en amour.

En positif, on se relève amoureuse ou encore on se révèle être amoureux.

Pourtant il semble qu'on ne choisit pas d'être ou non amoureux. Certains scientifiques affirment que ce sont les micro-organismes qui vivent en nous qui influent sur notre système nerveux pour nous pousser vers d'autres êtres possédant un microbiote compatible avec le nôtre. Le romantisme serait alors une mascarade, un beau mensonge que nous ferions à nous-même pour croire que tout ça vient de nous.

Même les autres causes probables de l'amour ne résulteraient pas de notre volonté : ni nos émotions (elles nous emportent), ni notre inconscient (les séances chez le psy coûtent cher), ni nos hormones (sinon on n'aurait jamais eu de boutons), ni les extraterrestres (évidemment).

Il semble donc qu'à défaut d'avoir le choix, on choisit, on trébuche, on tombe amoureux. Combien d'arbres malchanceux, juchés solitaires sur leur colline, avaient finis fendus en deux d'un coup de foudre assassin ?

Quant à la question du ressenti des plantes, il faut dire qu'elles ne sont pas bien bavardes. En passant des heures à observer mon géranium, je me rendais quand même compte

qu'à sa manière il s'exprimait. Lorsqu'il était assoiffé, il se mettait à fleurir comme pour dire : vite vite il est temps de se reproduire. Vu sous cet angle, les plantes réagissent, mais savent-elles écrire des poèmes ? Car dans l'amour c'est bien connu, il y a de la poésie.

J'avais entendu parler à plusieurs reprises d'un mystérieux langage des fleurs. Ce n'était pas un langage de mots, mais un alphabet d'espèces, une conjugaison de couleurs.

En repensant à la jungle que j'avais traversée, je comprenais tout d'un coup que j'avais traversé une romance. Toutes ces fleurs étaient de silencieux messages que les plantes s'envoyaient, des rimes riches et des vers bien sentis. Moi-même j'avais été séduit par toute cette beauté. Je dois dire que j'aimais beaucoup cet endroit, était-ce réciproque ?

En tout cas, les arbres m'avaient rattrapé dans ma chute. Mieux vaut tomber amoureux dans la canopée que sur le carrelage. Tout porte donc à croire que les plantes sont sentimentales et parfois même fleur bleue.

Quand bien même il me serait bien difficile de décrire ce qu'est l'amour, il m'est plus facile, je crois, de le reconnaître. Lorsque sortant des brumes de la réflexion mes yeux se posèrent à nouveau sur ces deux tiges entrelacées, je fus une fois encore profondément ému.

Si les plantes tombent amoureuses, cela signifie que cela n'est pas réservé aux humains. Si les plantes le peuvent, pourquoi les dorades ne pourraient-elles pas tomber amoureuses ? Devrais-je leur apprendre à faire des vers ? À composer des bouquets ?

Je ne savais pas comment les dorades communiquent leur amour les unes aux autres. Je devais enquêter un peu plus.

L'inquiétude me gagnait, car en avançant dans les ruines, j'avais peur de tomber sur un piège ancien qui aurait raison de moi à coup de fléchettes empoisonnées. Conscient du danger, je m'accroupis, sautai et enjambai avec précautions de petits trous suspects dans le mur.

Je pénétraï dans la pièce obscure qui couronnait l'édifice en balayant les murs de ma lampe torche, j'aperçus un tunnel d'une forme circulaire qui devait faire au maximum un mètre de haut.

Au toucher, le matériau ressemblait à du plastique. Pourtant il était impossible que les Incas, s'ils étaient comme le disent les légendes les bâtisseurs antiques de l'Eldorado, aient construit tout cela avec des matériaux industriels. Je suspectai donc une sorte de caoutchouc naturel durci. Leur technologie était véritablement impressionnante. J'étais en train de découvrir un trésor d'histoire. Motivé par ce constat, je me glissai dans l'ouverture et progressai en rampant, heureusement presque aucune racine n'avait poussé ici. Cependant un filet d'eau semblait s'écouler à mes pieds. Je devais être dans l'ancienne canalisation d'une source souterraine. J'avançais toujours en rampant deux mètres de plus quand tout à coup, la canalisation devint glissante et pentue. J'essayai de m'agripper au bord, mais c'était déjà trop tard, la pente m'emportait. Les mains et la tête les premières, je partis donc dans une glissade terrifiante. Je prenais de plus en plus de vitesse, le tunnel tournait à droite, à gauche, encore à droite, s'enroulant comme un escargot. La descente me parut interminable, pourtant après quelques instants je vis la lumière au bout du tunnel.

À grande vitesse, j'en fus éjecté. Après un vol plané de plusieurs mètres et avec un grand splash, j'arrivai la tête la première dans une étendue d'eau. Terrifié à l'idée que des piranhas ou des caïmans me croquent, je nageai de toutes mes forces jusqu'au bord et montai par la petite échelle de métal en sécurité.

Une fois mon souffle retrouvé, je découvris avec stupéfaction que je venais d'atterrir dans un bassin après une glissade en toboggan. Je n'en revenais pas d'avoir été si bête et aveugle. Les trous que j'avais évités de peur que des fléchettes empoisonnées en jaillissent devaient être des jets d'eau. Je m'étais complètement laissé dupé par l'excitation et était passé à côté de l'évidence.

Les Incas n'avaient pas caché ici l'Eldorado, ils étaient venus le construire à dessein sur place.

C'était une découverte majeure pour le patrimoine communal. Cela impliquait deux choses auxquelles je ne m'attendais pas.

Tout d'abord, la commune était probablement plus ancienne que ce que j'avais supposé. Ensuite cela signifiait que les Incas ayant prévu la venue des dorades dans cette piscine avaient décidé de laisser un artefact contenant de grands secrets.

Dans leur sagesse ils avaient dissimulé l'Eldorado sous une forme ludique, le faisant passer pour un jeu de glissade et de loisir.

Cette jungle avait forcément nécessité pour pousser des milliers de graines. Celles-ci avaient dû être cachées ici avec l'Eldorado. Cette forêt était le véritable trésor, un dernier écrin de biodiversité et de nature dans un monde de béton. Les Incas avaient en réalité anticipé la déforestation des jungles primaires et préservé notre patrimoine commun en construisant un nouvel Eldorado ici. Les singes, les oiseaux, marmottes et autres écureuils avaient dû disperser les graines. Les plantes séduites par cet environnement accueillant, riche en lumière et en eau, étaient tombées amoureuses et s'étaient épanouies. La seule chose que je ne m'expliquais pas encore était comment la terre qui composait le sol de la jungle et toute la faune était arrivée là. Peut-être qu'un groupe d'animaux téméraires avait réussi à s'échapper d'un zoo, ou qu'un de mes prédécesseurs avait lui aussi décidé de contribuer à la régénération de l'écosystème municipal en réintroduisant dans celui-ci des espèces endémiques.

Je notai dans ma « to do list » qu'après l'inspection dentaire des dorades, je devrais par précaution vérifier la dentition des singes, des capybaras et, si je réussissais à l'apprivoiser, de la panthère de la veille.

Avant toute chose et pour revenir aux dorades, il était temps de résumer la situation : ma montre indiquait dix heures et vingt minutes et comme nous étions mardi, hors vacances scolaires, j'avais devant moi deux heures et quarante minutes avant l'ouverture de l'après-midi. J'avais vécu une aventure incroyable, découvert l'Eldorado, observé que les plantes ont effectivement des comportements amoureux, compris que tomber en amour est parfois inéluctable.

Je devais donc me dépêcher de sortir de cette jungle, continuer de dire des paroles gentilles à mes pots de fleurs pour qu'ils poussent bien, revenir aussi souvent que possible à l'Eldorado pour en apprendre plus sur l'amour.

Je commençais à douter sérieusement du fait que je puisse rendre les dorades amoureuses les unes des autres. Même si je réussissais, que se passerait-il si plusieurs dorades tombaient amoureuses de l'une d'entre elles ? Que se passerait-il si des amours étaient déçus ? Que ressentiraient les individus restés seuls au milieu de leurs congénères amourachés ?

L'amour n'était pas toujours fait que de moments de bonheur. Je ne pouvais pas me contenter de soigner la seule dentition de certains individus privilégiés. Dans ce domaine, le risque que le bonheur des uns fasse le malheur des autres était grand, lui aussi. Je décidai donc avant d'entreprendre toute autre action d'en apprendre encore plus sur le sujet. Je pourrai ainsi à plus long terme conseiller aux dorades des formes de relations adaptées à leurs besoins.

Armé de ma boussole, je réussis au prix de deux heures de marche à sortir de la forêt. Heureusement, le ténébreux félin ne m'avait pas attaqué de nouveau.

En sortant de la forêt, je pris la résolution de revenir ici cultiver un jardin potager.

Le terrain étant déjà pourvu d'une forêt, il serait propice à l'agroforesterie et pourrait m'assurer une autonomie alimentaire. Je n'aurais plus besoin de quitter mon lieu de travail pour aller chercher les aliments dont j'avais besoin pour me nourrir.

Dès ma visite suivante, j'avais défini l'espace qui serait adapté à mon jardin fonctionnaire. Pour commencer à apprivoiser la bête et à détourner son appétit de moi, je lui laissai une gamelle d'eau et une quadruple dose de pâté pour chat. Par sécurité, j'emmenais pour le moment à chaque visite Victor, mon labrador dont la seule présence musclée et attendris-sante suffisait en général à décourager tout agresseur potentiel.

J'avais décidé de planter des légumes qui renforceraient l'émail des dents, je pourrais les donner aux dorades en attendant le moment où elles exposeraient leurs sourires.

Peut-être qu'en prenant exemple sur les plantes, moi aussi, par compétition pour l'accès à la lumière, synergie, ou distraction, un jour, je me révélerai amoureux.

Lucas Zambon



Végétaux remerciements pour leur soutien et leur aide dans ce chapitre à La ville de Saint-Etienne et ses équipes. Également à Hugo Bonnet-Massip, Clément Bouteille, Antonin Contesse, Chantal Durieux, Christine Durieux, Louise Durieux, Maxime Juin, Laetitia Bouhelier, Louise Leguillon, Marianne Máric, Claude Zambon et Marianne Thibault.

Design graphique : Léa Auvray
typographies : Grotta, Mamba oblique et Zapf Dingbats, papier : Wingo 120g, imprimé aux ateliers TonerToner en 150 exemplaires.